

Marc André Bernier (dir.), *La Raison exaltée. Études sur De la littérature de Madame de Staël*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La république des lettres, Série Symposiums », 2011, 142 p.

Geneviève Lafrance

Université du Québec à Montréal

Voici enfin le tout premier ouvrage collectif entièrement consacré à l'important essai qu'est *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* de Germaine de Staël (1800). Huit études ont été réunies par Marc André Bernier autour d'un projet commun : mettre en évidence « les enjeux que renferme l'idée [...] de "raison exaltée" », notion inscrite au cœur d'une œuvre dont « la force intellectuelle » doit être mesurée à l'aune « *rapports* » qu'elle entretient « avec la conjoncture philosophique et politique, esthétique et morale où

elle s'est forgée » (p. 4). On ne saurait mieux rendre justice à la brillante théoricienne que fut l'auteure de *Corinne* qu'en empruntant ainsi, pour apprécier l'originalité de sa démarche, la voie critique qu'elle contribua à tracer.

Une première section invite à relire *De la littérature* dans sa dimension politique, à la faveur des questionnements que suscitérent chez Mme de Staël l'étude et la pratique des lettres en régime républicain. Gérard Gengembre et Jean Goldzink, à qui l'on devait déjà une substantielle introduction à ce texte chez Flammarion (collection « GF », 1991), amorcent la réflexion en situant celui-ci à l'intérieur d'un débat, dont ils restituent la teneur, sur la responsabilité de l'écrivain au lendemain de la Révolution. Si « la question de la littérature » se posa de façon particulièrement forte aux alentours de 1800, c'est que l'expérience révolutionnaire s'était avérée « redistribution, chaotique certes, mais originaire, des rapports de l'écrivain et de la société, et donc de ceux entre littérature et politique » (p. 17). Ce grand livre de la France consulaire n'en demeure pas moins fortement marqué par la pensée politique des Lumières. C'est en effet chez Montesquieu, rappellent les deux auteurs, que Mme de Staël trouva, sous l'impulsion des circonstances, la méthode d'analyse qui lui permit de considérer la littérature sous un jour neuf, c'est-à-dire « non seulement en relation avec les "institutions sociales", mais comme une institution sociale parmi d'autres » (p. 23). Les deux contributions suivantes poursuivent l'analyse des filiations et du statut des modèles dans l'œuvre staélienne. Marc André Bernier, dans la foulée de ses travaux sur la rhétorique, s'intéresse au « néocicéronianisme de l'exaltation » dont sont imprégnées les pages de l'essai consacrées à la question de

l'éloquence républicaine. Horrifiée par « les tumultueuses cérémonies de la parole que la Terreur avait instituées », l'exilée qui regagna Paris le 18 brumaire se tourna vers les lettres latines pour puiser l'inspiration nécessaire au « projet de rénovation » de l'art oratoire en faveur duquel elle milita (p. 28). Ce projet, note Marc André Bernier, avait ceci de remarquable qu'il alliait à l'idéal de *dignitas* antique incarné par l'orateur romain une exigence morale et esthétique « absolument moderne celle-là », qui consistait à « enracine[r] la puissance de la parole dans une émotion et une énergie procédant de la subjectivité sensible » (p. 31). Mme de Staël ne revendiqua le modèle cicéronien, en somme, que pour le « réinventer [...] au sein d'une anthropologie moderne fondée sur la réhabilitation, voire l'exaltation des passions » (p. 26). Michel Delon clôt cette première partie en se penchant sur l'étonnant procès qu'intente *De la littérature* au naturaliste Buffon. L'illustre auteur de *Histoire naturelle*, célébré au tournant du siècle par Chateaubriand, Mme de Genlis, La Harpe et Delille, est présenté par la fille de Necker comme « un simple maître des mots » (p. 35), coupable « d'avoir réduit la littérature au style » (p. 36). Trop peu engagé pour trouver grâce auprès de celle qui promut les lettres « comme un instrument idéologique et politique » (p. 36), l'ancien intendant du Jardin du Roi est malmené dans *De la littérature* au double titre de « styliste attardé » (p. 41) et de scientifique. Le statut de la science pose en effet problème dans une œuvre où est soulignée à maintes reprises « la déconnexion des pratiques scientifiques et du combat philosophique » (p. 38). La mission assignée par Mme de Staël aux gens de lettres, appelés à assumer « une fonction critique dans le corps social » (p. 42), explique à la fois le sort réservé aux sciences et le reproche fait

à Buffon dans le traité de l'an VIII. L'essayiste, constate Michel Delon, choisit de faire valoir « l'influence de la littérature sur le devenir des sociétés » de préférence à la beauté des systèmes abstraits et des descriptions (p. 43).

La deuxième partie de l'ouvrage est dévolue aux réflexions de l'écrivaine sur la condition féminine et sur la place des femmes dans la vie publique. Angelica Goodden explore le « paradoxe de la femme auteur » (p. 61) en s'appliquant à relever les signes de l'ambivalence foncière qu'aurait entretenue Mme de Staël à l'égard des principes de conduite imposés à son sexe. L'article met en relief, dans la vie comme dans l'œuvre, une tension permanente entre soumission à l'ordre et transgression des interdits, conformisme et irrévérence, prudence et provocation, opinions traditionnelles sur la vocation des femmes et défi des conventions, incapacité à transcender les stéréotypes féminins et volonté d'y résister. Dans le portrait contrasté que livre Angelica Goodden, une « perpétuelle nostalgie [...] du schéma traditionnel de la relation homme-femme » contrebalance le militantisme affiché de Mme de Staël, dont les écrits se révèlent « mi-visionnaire[s], mi-résigné[s] » (p. 64). C'est également aux tiraillements et aux va-et-vient de l'essayiste que s'intéresse Marie-Laure Girou-Swidorski, attentive à mettre au jour l'incapacité de Mme de Staël à adopter « une position tranchée sur ce que devrait être la condition féminine » (p. 73). Si le traité de 1800 contient de sévères mises en garde contre l'ostracisme qui guette les femmes désireuses d'entreprendre une carrière littéraire, il traduit aussi, par de rassurantes prophéties, la foi de l'auteure en un avenir plus favorable aux écrivaines. À défaut d'un message clair, résume Marie-Laure Girou-Swidorski, *De la*

*littérature* offre un point de vue « complexe et nuancé » sur les perspectives que la Révolution parut ouvrir aux femmes de lettres (p. 65).

Centrée sur le projet esthétique formulé dans l'essai et sur la conception de l'invention qui le sous-tend, la section finale regroupe des contributions de Daniel Dumouchel, Catriona Seth et Catherine Dubeau. La première, aussi dense qu'éclairante, aborde de front les thèses centrales avancées par Mme de Staël dans son traité. *De la littérature*, souligne d'entrée de jeu Daniel Dumouchel, ne se veut ni une poétique ni une sociologie, mais « une philosophie de l'histoire, qui entend soumettre l'ensemble des productions historiques de l'esprit humain au schème général de la *perfectibilité* indéfinie » (p. 79). La valeur de la distinction qu'opère en ce sens le « Discours préliminaire », entre les écrits philosophiques d'une part (dont la succession prouverait les lents mais sûrs progrès de la pensée), les ouvrages d'imagination de l'autre (qui ne pourraient s'élever au-dessus des chefs-d'œuvre de l'Antiquité), est toutefois éprouvée dans la suite même du livre, qui remet en cause, ainsi que l'observe Daniel Dumouchel, la « conception limitative de l'imagination » (p. 80) sur laquelle Mme de Staël s'appuie quand elle postule la supériorité des Grecs en matière d'art et de poésie. Simple « concession à la théorie classique du goût », l'éloge des Anciens contenu dans les pages liminaires de l'essai n'est pas seulement démenti, dans les chapitres subséquents, par les préférences personnelles que révèle l'auteure; il l'est aussi par ses analyses, qui « tendent à réinscrire l'invention et l'originalité dans un tissu historique perfectibiliste » (p. 81). En dépit de sa thèse officielle, c'est bien de la supériorité esthétique des Modernes que traite *De la littérature*, dont les deux dimensions, normative et descriptive,

sont soigneusement exposées par Daniel Dumouchel. La prédilection de Mme de Staël pour la littérature nouvelle, nourrie de sentiments mélancoliques, fait également l'objet de la contribution suivante. Les références du traité aux chants d'Ossian, « figure tutélaire » (p. 93) de la poésie septentrionale qu'affectionnait l'auteure, servent de point de départ aux habiles rapprochements que propose Catriona Seth entre les jugements esthétiques qui parsèment l'œuvre théorique et certains des choix ayant présidé à l'écriture de *Corinne*. La fiction, soutient Catriona Seth, permet « de reprendre et, pourrait-on dire, de donner corps à des idées exprimées dans *De la littérature* » (p. 97), véritable défense « non seulement d'Ossian, mais encore, par anticipation », du roman publié sept ans plus tard (p. 106). Il y a pourtant, remarque à son tour Catherine Dubeau, une incompatibilité frappante entre le charme un peu trouble des héros staéliens, animés de passions mortifères, et l'idéal poétique défendu en 1800. L'« agressivité plus ou moins avouée » d'un Oswald, d'une Zulma ou d'une Corinne (p. 129), la ferveur quasi fanatique avec laquelle les créatures de la romancière « recherchent, tout autant qu'ils s'en plaignent, ce qui les blesse » (p. 128) tranchent avec l'édifiant projet de littérature républicaine nourri dans l'essai, qui exclut des ressources de l'invention « tout ce qui relève des passions criminelles » (p. 122). L'œuvre staélienne, insiste Catherine Dubeau, « dans la spécificité de personnages et de situations narratives qu'elle met en scène — où une force persécutrice et une pulsion de mort courent sous le fil des mots —, ne saurait elle-même tenir entièrement dans les bornes prescrites par *De la littérature* » (p. 129). Aussi les strictes limites que voulut assigner l'essayiste à l'expression des passions ne l'empêchèrent-elles pas, tout au contraire, d'être hantée par la

question de la violence humaine, tragiquement posée, au cœur même du traité, par l'épisode sanglant de la Terreur. Il fallait à cet égard s'arrêter, comme le fait ce très bel article, à la comparaison du révolutionnaire et de l'homme du Nord dont Mme de Staël eut l'idée. Expliquée à la lueur d'une ressemblance perçue avec l'époque des invasions barbares, la Révolution française, dans ce qu'elle eut de plus brutal, apparaît dans *De la littérature* comme la manifestation de « pulsions agressives que l'on croyait définitivement matées, civilisées, mais qui perdurent et dorment, tapies sous le poids des lois et des *habitus* » (p. 117). L'inclination de la baronne pour la littérature nordique, dont « l'esprit », pour le dire à sa manière, n'aurait conservé des sauvages et féroces ancêtres d'Oswald qu'un mélange de mysticisme, de mélancolie et d'austérité, mérite d'être reconsidérée dans l'optique de cette violence fondamentale que l'essayiste reconnut, mais dont elle chercha aussitôt à détourner les yeux.

Si *La Raison exaltée* réussit avec brio à mieux faire comprendre le « rôle capital » que joua *De la littérature* « dans la naissance de l'histoire littéraire et, de manière plus générale, [des] sciences humaines » (p. 2), c'est en partie en mettant au jour la tension, constitutive de cette œuvre, entre « l'expression d'un espoir déçu » (p. 27) et l'énonciation d'une exigence, qui commande aux écrivains et aux artistes de s'engager, en dépit de tout, « dans la transformation du monde » (p. 3). Il faut saluer Marc André Bernier d'avoir su orchestrer ce collectif d'une remarquable cohérence. La plupart des contributions y sont de très haut calibre. Seule déçoit la partie médiane, consacrée à la littérature dans ses rapports aux femmes, qui peine à envisager sous un angle neuf une question dont la critique staélienne, de Madelyn Gutwirth à Florence Lotterie,

avait déjà abondamment traité. Reste à signaler l'utile bibliographie présentée en fin de volume par Isabelle Lachance, composée de quelque cent trente titres portant en tout ou en partie sur *De la littérature*. Espérons qu'à cette liste viendront bientôt s'ajouter plusieurs autres études, écrites dans le sillage de ce très bon ouvrage.